

Le Soir, le 16 août 1940 – Le mouvement musical

« Carmen » au Pathé Palace

La richesse suggestive du folklore espagnol a été toujours un véritable leurre pour les artistes de tous les pays. L'Espagne folklorique est captivante, comme une sirène, mais trompeuse aussi et ceux qui l'écoutent en sillonnant ses eaux, tombent souvent dans le piège qu'elle leur tend sournoisement. Les Ulysses ne sont pas nombreux parmi les courtisans des muses.

Le folklore espagnol, comme d'ailleurs celui de tous les pays du monde, vient des profondeurs de l'esprit de la race. En ce qui concerne l'Espagne on peut dire que la plupart des chefs-d'œuvre, plastiques, littéraires et musicaux, ceux précisément où le sens d'universalité est le plus remarquable, ont leur origine dans cette sou[r]ce folklorique, parfois lointaine et difficile à découvrir. Mais ce sens intime saisi ni par les artistes espagnols, eux-mêmes, qui restent maintes fois à la surface d'un régionalisme strictement local, c'est de ces erreurs que sont partis tous les auteurs étrangers qui ont fait, même de bonne foi, la caricature ou la parodie, plus ou moins grotesque, du pittoresque espagnol, par exagération ou déformation, c'est-à-dire, la « *españolada* » ou *españolade*, d'après la traduction courante du mot.

Merimée n'a pas su, lui non plus, se garder complètement du danger. Un pourcentage considérable de « *Carmen* » ressort à cette *españolade*, moitié voulue, peut être, et moitié inconsciente. Mais combien discrète, et surtout sublimisée [sic] par la finale de l'œuvre où le caractère de la protagoniste se profile magnifique dans un fatalisme austère.

Malheureusement, le finale de l'opéra n'a ni la grandeur, ni le sens psychologique de celui de la « nouvelle ». Les auteurs du livret ont préféré rester dans le royaume du pittoresque jusqu'à la dernière minute ; c'est ainsi qu'ils ont terminé le drame lyrique par un assassinat « folklorique » devant la « Plaza de Toros ».

Il faut reconnaître, cependant, que ce livret offrait au musicien toutes les situations désirables, d'après l'esthétique de l'époque, pour faire un chef-d'œuvre, et Bizet l'a fait. Il l'a fait avec une musique dont la sève n'est pas espagnole, mais qui évoque, de toute façon, la lumière des beaux jours de la Sierra Morena avec ses âpres rochers rouges et bleus, comme les alternatives de l'amour de *Carmen*.

Certains critiques espagnols considèrent [sic] parfois la musique de « *Carmen* » comme étant, elle aussi, une *españolade*, encore qu'une *españolade* illustre. C'est tout à fait injuste, car il ne s'agit pas ici ni d'exagération ni de déformation folklorique, mais d'une déviation dictée par le tempérament du compositeur. C'est ainsi que Bizet dessine sur ses rythmes andalous des mélodies d'accent nettement français. Quelquefois il se rapproche de la musique populaire espagnole, pas de l'Andalouse précisément, mais de celle de la côte méditerranéenne de l'est, où le folklore musical accuse parfois, par rapport au sud de la France, la Provence spécialement, le même lien de parenté que le dialecte de la région. Le résultat est toujours un dessin musical français sur un canevas espagnol. Mais cela n'est pas une *españolade*, car on n'y trouve pas le propos d'imiter directement. Il s'agit pour lui de suggérer l'ambiance espagnole.

Les artistes du Pathé Palace ont donné samedi, une bonne interprétation de « *Carmen* ». D'abord, Mme D. Pauwels, dans son rôle de protagoniste, fait une *Carmen* magnifique, sans aucune réserve, et comme cantatrice et comme actrice. Elle réalise, d'ailleurs, le prodige de donner les notes justes, toujours du même beau timbre de voix, ce qui n'arrive que très rarement dans les interprétations de la plupart des « *contraltos* ». M. Lésens qui est, lui aussi, un bon artiste, chante avec sincérité, sans affection et sans avoir recours aux trucs pour épater la galerie. C'est ainsi qu'on doit chanter. Mme Rambert dans son rôle de « *Micaela* » a fait preuve de son art en y montrant les belles qualités de voix qu'elle possède. M. Toutenel est un « *Escamillo* » remarquable qui plaît beaucoup au public. La beauté du « *quintette* » du deuxième acte, l'une des meilleures pages de la partition, a été bien mise en relief par Mme Pauwels et ses collaborateurs : Mmes Denié et Lamprenne et MM. Dognies et Lefevre. MM. Parny, Wilkin et Saint-Prés ont contribué, eux aussi, à faire de cette représentation de « *Carmen* » un spectacle très agréable. Les chœurs ont assez bien chanté et l'orchestre a bien joué sous la direction de M. Strony avec son autorité habituelle.

Je me permets de lui faire une observation, puisqu'il s'agit d'un maître consciencieux, à propos du prélude du troisième acte, une des pages délicieuse[s] de l'œuvre, où les instruments d'harmonie jouent un peu trop fort brouillant ainsi l'ensemble des plans orchestraux.

Auguste de TRIAY.